

OLIVIER LE NAIRE

PIERRE RABHI
SEMEUR D'ESPOIRS

ENTRETIENS

L'élégance de la sobriété, par Olivier Le Naire	8
À Olivier Le Naire, de Pierre Rabhi	13

LE PARCOURS DU SEMEUR	14
------------------------------	-----------

ÉCOLOGIE, MODES D'EMPLOI	76
---------------------------------	-----------

QUESTIONS D'ACTUALITÉ	98
------------------------------	-----------

GRAINES D'ESPOIR	124
-------------------------	------------

ANNEXES

Biographie de Pierre Rabhi	142
Discours du chef Seattle	150
Charte internationale pour la Terre et l'humanisme	156
Réalisations inspirées par Pierre Rabhi	162
Bibliographie de Pierre Rabhi	166

L'ÉLÉGANCE DE LA SOBRIÉTÉ

par Olivier Le Naire

Dans le potager de sa ferme ardéchoise, située au sommet d'une colline dominant les dix-sept clochers des villages alentour, il se baisse, ramasse une poignée de terre, la scrute, la tourne, la retourne, l'égrène, la hume, puis vous la tend et dit : "Regardez-moi ça, sentez ! Avec cette puissance de la vie, il suffirait d'une graine, d'une seule graine, pour nourrir l'humanité. La faim dans le monde est un scandale."

Pieds nus dans ses sandales au beau milieu de ce coin perdu de France, le petit bonhomme de soixante-quinze ans à la voix douce et à la volonté de fer qui s'adresse à moi n'est pas de ces aimables rêveurs qui entendent rassasier la planète de leurs incantations. Comme l'abbé Pierre montra ce que le mot *agir* signifie, Pierre Rabhi est de ces rares personnages qui ont passé leur vie à mettre en pratique les principes qu'ils édictent. Et à démontrer, par leurs actes, la validité de ce qu'ils avancent.

Né musulman dans un village du Sahel algérien et débarqué catholique en France, vingt ans plus tard, afin d'y gagner sa vie comme OS, cet autodidacte nourri à la source des grands philosophes a vite choisi sa voie. Plutôt que de se demander, comme beaucoup, s'il y a une vie après la mort, lui est allé voir dès 1961 du côté de l'Ardèche s'il n'existerait pas une vie avant la mort, alliant liberté, équité, travail, nature et exigence. C'est ainsi que Pierre – tous ceux qui le fréquentent l'appellent par son prénom ! – est parti avec Michèle, son épouse, s'installer dans ce rude, ce caillouteux paradis, sans réaliser qu'il allait bientôt devenir l'un des pionniers de l'agroécologie. Et de cette "sobriété heureuse" qu'il vit et prône depuis un demi-siècle.

À cent lieues des babas cool de 1968 ou de dirigeants verts qui se soucient moins de la terre que de leurs ministères, ce paysan écrivain est aujourd'hui en train de devenir le nouvel inspireur de tous ceux qui, ayant lu ses livres (une bonne dizaine) ou assisté à ses conférences (rarement moins de mille personnes), jugent que la crise lui a donné raison. Agriculteurs ou citadins, bobos ou ruraux, jeunes ou vieux, ils viennent écouter les propositions concrètes et radicales de ce philosophe aux pieds nus, pour tenter de sortir de la malbouffe,

de la précarité urbaine, de l'individualisme, de la "vie hors sol". Mais surtout de "l'indignité d'un système à bout de souffle".

Le sociologue Edgar Morin, le philosophe Frédéric Lenoir, l'écologiste Nicolas Hulot, le bouddhiste Matthieu Ricard, l'ancien ministre de l'Agriculture Edgard Pisani, le violoniste Yehudi Menuhin ou la cinéaste Coline Serreau n'ont d'ailleurs pas attendu cette récente popularité pour faire le pèlerinage de Montchamp. Comme Zaz ou Marion Cotillard, ils sont pour la plupart allés, un jour ou l'autre, rendre visite à leur copain Pierre pour faire, sur les sommets ardéchois, une cure de grand air et de pensées élevées.

Après des dizaines d'années de combat quasi confidentiel, où il s'adressait à un public souvent conquis d'avance, Pierre Rabhi est donc en train de devenir, pour des centaines de milliers de citoyens déboussolés, cette balise qu'ils cherchaient dans un monde en perte de repères. Avec son parcours exemplaire, sa présence lumineuse, sa parole à la fois précise et poétique, il rassemble les pièces du puzzle pour aider à revenir aux vrais enjeux. Il éclaire et reconforte sans cacher ses propres errements ou ses doutes. Ni prophète ni gourou, il ne prétend pas avoir réponse à tout, raison sur tout, d'autant qu'il n'est en rien l'inventeur de l'écologie politique, théorisée bien avant lui par de grands penseurs comme Ivan Illich, Serge Moscovici ou André Gorz. Pierre, lui, se "contente", chaque jour depuis un demi-siècle, de l'appliquer, de la cultiver avec élégance, et de la partager avec le plus grand nombre en militant pour la vie. C'est ainsi qu'il est à l'origine du premier centre de formation à l'agroécologie en zone sahélienne du Burkina Faso. Une structure qui lui a permis d'initier des milliers de paysans pauvres à des techniques agricoles capables de les nourrir sans préjudice, et même d'améliorer le potentiel de leur terre nourricière.

Ce livre d'entretien est donc destiné au public le plus large possible, et notamment à ces citoyens qui ont entendu parler de Pierre Rabhi mais qui connaissent encore mal son parcours ou sa pensée. Puissent ses paroles les aider à trouver des réponses à leurs questionnements de tous ordres, puisque cet humaniste rebelle aborde ici des thèmes aussi divers que la religion,

l'amour, le sens de l'histoire, la non-violence, l'éducation, le statut de la femme, la vieillesse, le mariage homosexuel, la procréation médicalement assistée, le nucléaire, la situation de l'Afrique... et bien sûr l'écologie. Il évoque aussi avec chaleur et poésie son passé algérien, sa famille, ses amis chers ou ces paysans ardéchois anonymes qu'il fréquente depuis longtemps au marché de Joyeuse, le bourg si bien nommé tout proche de chez lui.

Pierre et moi avons donc passé trois jours ensemble, au mois de mai, autour de la grande table de la salle à manger, dans cette maison qu'il a restaurée et agrandie de ses mains. À travers la grande baie vitrée, on pouvait voir le jardin potager, les nuages zébrant un ciel bleu pâle et, au loin, les contreforts des Cévennes. Trois heures par jour, nous avons parlé "cœur à cœur", les mots de Pierre étant rythmés par le balancement des oliviers sous le vent des montagnes ardéchoises. Je posais mes questions, il répondait. S'il a souvent raconté son histoire, il avait, en revanche, rarement été invité à la commenter et à en parler de manière si personnelle, voire intime. Il ne s'était pas beaucoup confié non plus sur la manière dont il regardait ou ressentait l'actualité immédiate. Malgré cela, jamais un sujet n'a été écarté ou jugé déplacé. Dans ses réponses, Pierre témoigne, se rappelle, explique, constate, s'échauffe aussi parfois, puis pose quelques flèches sur ses sentiers de réflexion. À chacun ensuite de choisir son chemin en toute liberté. En pleine conscience.

Un midi, nous avons débarrassé nos livres, nos cahiers, nos stylos, nos magnétos, pour mettre le couvert et déjeuner à trois. Michèle alors, avec son beau sourire et sa voix flûtée, s'est mise à parler de sa jeunesse à Saint-Denis, de ses enfants, de son troupeau de chèvres après lequel elle courait dans le merveilleux bois de Païolive, au pied de la propriété, des fromages qu'elle vendait au marché des Vans, elle la Parisienne, à côté des paysans de souche. Et puis, toujours avec le sourire, de toute cette vie de travail pour élever les enfants, vivre d'une terre pauvre. Et si c'était à refaire ? Elle regarde autour d'elle, son mari, sa maison, son potager, les montagnes de l'Ardèche. Oui, elle recommencerait.

Tel le petit bonhomme dressé, place Tianan men, face aux chars d'un régime à la dérive, Pierre Rabhi s'interpose pour tenter – avec la seule force

de sa conviction – de barrer la route à ceux qui voudraient nous couper des lois de la vie ou de la nature. Il montre la voie pour une “insurrection des consciences” et, à sa manière, illustre ce “génie créateur de la société civile” auquel il croit par-dessus tout dans un monde moderne où les élites ont prouvé leur impuissance, voire leur cynisme. En bon agroécologiste, il veille au grain. Ce grain d’espoir, mais aussi de révolte, qu’il a cultivé durant tant d’années. Il n’agit pas pour allumer un incendie mais au contraire pour l’éteindre, à l’image du colibri de cette légende amérindienne qui porte de l’eau dans son bec et la verse sur les flammes d’un immense feu de forêt. Un tatou l’observe et lui demande : “Mais que fais-tu ? Tu ne vois donc pas que cela ne sert à rien ? – Peut-être, répond le colibri, mais je fais ma part.” Avec ce nouveau livre, Pierre Rabhi continue de faire la sienne. Et n’est pas près de s’arrêter.

Mareil-Marly, le 6 août 2013.

Lire aussi la biographie détaillée de Pierre Rabhi, p. 142 et suiv.

À OLIVIER LE NAIRE,
DE PIERRE RABHI

Cher Olivier,

Je vous remercie d'avoir accepté, à la demande de mes collaborateurs et amis, de m'offrir l'occasion, par vos questions, d'exprimer quelques idées à caractère personnel, voire intime.

Mes réponses doivent être tenues pour un simple témoignage, en toute confiance.

Le ciel me préserve d'être perçu comme un narcissique donneur de leçons, ce qui serait absurde à mes yeux.

Nous sommes tous témoins, acteurs et parfois victimes de la complexité du monde, et sommes de plus en plus nombreux à éprouver le besoin de donner sens à notre destinée sur la merveilleuse planète qui nous héberge.

Témoigner d'un itinéraire singulier comme celui que la vie m'a réservé est avant tout une modeste participation à la réflexion générale de la société civile, dans un monde où le pire semble triompher du meilleur.

Avec ma gratitude, soyez assuré, cher Olivier, de ma profonde amitié.

PIERRE

LE PARCOURS DU SEMEUR

Olivier Le Naire. – Vous avez fêté vos soixante-quinze printemps le 29 mai. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Pierre Rabhi. – Je suis tout à fait conscient de mon âge et de ce qu'il représente ; conscient aussi que je suis bien plus du côté de la sortie que de l'entrée. Depuis près d'un demi-siècle, je me suis impliqué dans un engagement particulier – l'agroécologie – qui concerne la vie elle-même, le lien à la terre. Or, après bien des années à avoir prêché dans le désert ou presque, à avoir été considéré comme un marginal, j'ai le sentiment que l'on m'écoute à présent, sans doute parce que les impasses de la modernité que je dénonce depuis si longtemps sont devenues des évidences. Le temps qui passe n'a donc pas que des inconvénients. Je n'ai pas cherché à être prophète, j'ai vécu simplement ce que j'avais à vivre sur le moment, et ce qui me paraissait juste. Le temps a fait que cela devient encore plus juste aujourd'hui, alors l'écoute s'élargit et on s'intéresse à ma petite personne. Ce n'est évidemment pas ma petite personne qui est importante, mais ce à quoi j'ai consacré mon existence pour essayer de me sentir en solidarité avec la vie et avec mes semblables.

Cela vous rassure, cette reconnaissance ?

Je ne cherche pas à être rassuré. Je pense juste qu'il faudrait que l'on arrive enfin à l'avènement de l'intelligence. Or, l'humanité ne se comporte pas de manière intelligente. Elle est pleine d'astuces, de connaissances, maligne, mais pas intelligente. Souvent, je réfléchis sur les aptitudes fantastiques qui sont les nôtres. Nous ne savons rien faire de mieux que de détruire cette magnifique planète. Nous ne savons rien faire de mieux que de nous détruire nous-mêmes. Et nous ne savons rien faire de mieux que de produire massivement de la souffrance. Comment l'humanité a-t-elle pu passer à côté de ce privilège qu'elle avait de vivre sur une planète vivante qui lui offrait absolument tout ? De quoi satisfaire le cœur, le corps, l'esprit. Oui, elle nous offre tout. La beauté des fleurs, la beauté des arbres, la beauté de la vie. Une sorte

de paradis en puissance, même si on n'a pas réussi à en éliminer la souffrance. Pour quelle raison passons-nous donc notre temps à gâcher ce privilège ?

Est-ce une question de raison ?

L'espèce humaine souffre d'un handicap terrible : elle sait qu'elle va mourir. Les arbres meurent, les insectes meurent, les oiseaux meurent, les poissons meurent, les hommes meurent. Tout le monde est remplacé. C'est comme ça. Et comme nous savons que nous allons périr, cela produit évidemment une terreur qui nous amène à cette quête éperdue de sécurité. Mais comment se sécuriser en sachant avec une certitude absolue qu'un jour, chacun d'entre nous arrivera à sa finitude, du moins dans cette réalité terrestre ? Ce désir infini de sécurité prend une multitude de formes. Existe-t-il une réincarnation ? Je n'en sais rien. Un paradis ou un enfer ? Je n'en sais rien. Existe-t-il d'ailleurs quoi que ce soit ? Tout cela, pour moi, ce ne sont que des hypothèses, pas une certitude absolue. L'athéisme ou le nihilisme ne sont eux-mêmes que des postures qui ne démontrent rien puisqu'elles se montrent dans l'incapacité de forger des certitudes. La foi, la croyance ou l'incroyance sont de même essence, elles se fondent sur des interrogations impossibles, auxquelles seul le silence est réponse. Cette insécurité existentielle s'ajoute à l'insécurité physique, aux guerres, aux violences de toutes sortes. L'homme cherche de toutes les manières possibles à se rassurer, notamment en accumulant beaucoup d'argent, pour s'assurer une sécurité matérielle qui peut toujours être remise en question. Bien sûr, la quête de sécurité est légitime, mais au fond à quoi se résume-t-elle ? À se nourrir, se vêtir, s'abriter, se soigner. Une fois que cela est acquis, pourquoi vouloir plus ? Pourquoi accumuler ? Pourquoi cette logique du toujours plus qu'on appelle la croissance économique, sur une planète qui, elle, à l'évidence, est limitée ? S'il possédait une réelle intelligence, l'homme s'organiserait pour protéger la vie et non pour la détruire. Qu'est-ce que la croissance économique illimitée ? Un principe provoquant l'épuisement des ressources. Au nom de cette croissance économique, on détruit les forêts, on

écume les mers pour les vider de leur vie. Où sont la clairvoyance, la lucidité humaines ? Le principe d'une avidité structurelle est sans cesse entretenu pour maintenir le sentiment permanent du manque et de l'insatisfaction, avec des techniques subliminales jouant avec la subjectivité humaine.

L'histoire de l'humanité a toujours été faite de bien et de mal, de paradis et d'enfer, de merveilleuses réalisations et des horreurs les plus absolues. Aujourd'hui, c'est l'échelle des possibles qui a changé ?

Oui. Symboliquement la bombe atomique est l'outil d'éradication totale le plus violent que l'humanité ait inventé jusqu'à présent. Mais c'est la science qui a produit cette chose-là, toujours au nom de cette quête de sécurité. Au départ, pour se rassurer, les hommes se sont organisés en tribus. Quand ils devenaient trop nombreux pour un territoire donné, ils partaient et reconstituaient des groupes équilibrés par rapport à la capacité de leur milieu naturel. Mais à partir de là ce tribalisme est devenu religieux, idéologique, et il a fragmenté, abîmé l'humanité qui forme pourtant une réalité unitaire. Le nombre de conflits exacerbant la méchanceté humaine est incalculable. Et nous continuons encore et toujours, avec nos guerres économiques, la mondialisation de l'insatiabilité humaine, les désastres, les famines et les pillages inconsidérés. Où est l'intelligence dans tout cela ?

L'homme n'est pas bon ?

On voit des êtres merveilleux et des êtres terribles. J'ai été musulman et je suis devenu chrétien. Aujourd'hui, je n'appartiens plus à aucune religion, mais je garde en tête le message du Christ Jésus : "Aimez-vous, aimez même vos ennemis." Vous savez, si on appliquait ce précepte, tous les problèmes seraient résolus. Mais ce message simple est noyé dans un fatras de considérations complexes, probablement générées par l'anxiété et la quête de certitudes face au mystère incommensurable dans lequel baigne notre

existence. Alors, le “Je sais que je ne sais pas” de Socrate prend pour moi valeur de vérité absolue.

Le message christique serait donc un vœu pieux !

Hélas, l'être humain étant trouillard, il n'a pas compris, dans sa quête de sécurité, que ce qui l'amène parfois, croit-il, à se défendre – ou à se rassurer de manière illusoire – crée au contraire de l'insécurité. Il n'y a qu'à observer l'escalade du perfectionnement des outils de meurtre et de destruction pour en être convaincu.

Quelle est la vraie sécurité ?

J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Je pense qu'elle existe en chacun de nous, mais que notre faiblesse se situe du côté du mental. Ce mental n'arrête pas de nous tourmenter, de créer des images, des peurs terribles. C'est cela qu'il faudrait apaiser. De nombreuses disciplines s'attellent d'ailleurs à cela, car les représentations mentales sont notre nature même et, en créant toutes sortes d'images, elles alimentent des fantasmes et... de l'insécurité. Il est très difficile pour l'être humain de comprendre que chaque élément a son rôle, sa fonction. À une période, je me suis beaucoup intéressé aux philosophes, du fait de ma double culture. Fondamentalement, quand j'allais à l'école coranique, on disait que Dieu était transcendant, qu'il n'avait aucun rapport avec l'histoire humaine, que tout ce qu'il faisait relevait de son bon vouloir et qu'il n'avait pas de comptes à nous rendre. Lorsque je me suis ensuite tourné vers le christianisme, on m'a dit au contraire : “Mais si, mais si, Dieu a eu un fils qui a été crucifié, il veut notre bien.” Dans la tradition de mon enfance, on affirmait que le porc comme l'alcool étaient absolument prohibés. Puis, en Europe, j'ai vu les chrétiens se régaler de saucisson, de jambon, de vin. Donc, vous voyez, j'ai vécu très tôt ces contradictions permanentes. Et enfin j'ai découvert Socrate, dont le discours est en gros : “Je ne sais pas. Mais je suis

conscient que je ne sais pas.” Ce qui ne veut pas dire que je suis ignorant, mais au contraire que je ne suis pas ignorant du fait que je suis ignorant. Cette déclaration représente pour moi l’irruption de la lucidité dans le marasme de l’inconnu. Même si nous connaître nous-mêmes est peut-être l’équation la plus difficile à résoudre. Voilà pour moi la vérité première.

D’autres philosophes vous ont inspiré ?

Oui, bien sûr. Sauf que j’avais un petit problème avec les philosophes grecs. Ils proclamaient beaucoup de choses sensées et séduisantes, en particulier la république, tout en ayant des esclaves. Et pendant qu’ils péroraient, ils asservissaient leurs semblables. L’Inde, dont on vante la grande spiritualité, m’a aussi posé problème avec ses castes. Je ne vois vraiment pas pourquoi certains, parce qu’ils appartiennent à telle ou telle communauté, seraient par essence, et de par leur naissance, condamnés à ramasser les poubelles des autres. Comme s’il existait dans la réalité des sous-hommes et des surhommes. À tort ou à raison, la reconnaissance de la valeur absolue de l’être, homme et femme, témoin de l’élévation de l’intelligence et de l’élégance de la conscience. Dans cette posture, toute créature vivante est également intégrée avec les nuances qu’implique la réalité.

On peut prôner de bons principes sans les mettre soi-même en pratique. Voyez Rousseau, qui ne s’occupait pas de ses enfants mais a écrit Émile, un excellent traité sur l’éducation. Votre philosophie de vie a toujours été de s’appliquer à soi-même les règles que l’on édicte ?

Oui. Être, autant que possible, en cohérence avec soi-même. Cela implique beaucoup de modestie, car personne ne peut échapper à l’incohérence. Il s’agit donc, en définitive, de la réduire chaque fois que cela est à notre portée. L’abolir totalement reste bien sûr un leurre, mais on ne peut vivre constamment en contradiction avec ses convictions fondamentales et profondes. Toutes les

religions, par exemple, proclament que la création est œuvre divine. Elles devraient donc, les premières, défendre l'écologie, car Dieu ne doit pas être content que l'on profane Sa création. Elles devraient monter au front pour protéger Son œuvre. Or, où sont-elles ? Leur silence, sur ce point, est assourdissant ! Évidemment, je ne vais pas jouer les princes qui ont tout compris. Je me connais assez pour avoir conscience de mes propres contradictions. Je fulmine contre les multinationales et je les nourris en prenant ma voiture et parfois l'avion. Pour cela, je n'ai pas trouvé de solution et je dois bien accepter ce genre d'incohérence comme les limites de ma radicalité. Mais on ne doit pas pour autant baisser les bras et accepter que les contradictions deviennent la norme. Alors, dans l'espace qui m'est donné et où je peux agir, eh bien, j'essaie de trouver le plus de cohérence possible. Lorsque je parle de la terre, je suis cohérent. Lorsque je la soigne, je suis cohérent. Elle est ma mère, elle me nourrit et je dois moi aussi la nourrir. Dire ce que l'on fait et faire ce que l'on dit est primordial. C'est souvent la limite des idéologies, qui se détournent de leurs principes initiaux pour devenir monstrueuses, ce que l'histoire a toujours mis en évidence.

Quand la Révolution française entend améliorer l'homme, le civiliser, c'est une illusion ?

Les hommes passent d'une illusion à une autre. On détruit les prétendus oppresseurs et l'ancien opprimé devient oppresseur à son tour. Celui qui n'a personne à opprimer se venge sur sa femme ou sur son chien, mais on n'abolit pas pour autant l'oppression. Voyez ce qui se passe aujourd'hui.

Il n'y a pas de sincérité ? Le but serait juste de prendre le pouvoir ?

Il faut arrêter de s'illusionner avec des mots. Liberté ? Égalité ? Fraternité ? Je ne nie pas qu'il y ait eu des progrès, mais ces valeurs se cherchent toujours dans notre société. Elle est tellement ancrée en nous, cette idée qu'il faut

changer la société! Sauf qu'on ne peut pas la faire évoluer si l'être humain, qui en est le principal déterminant, ne change pas. Et je ne veux pas dire que je m'exempte de cela en donneur de leçons. L'autre jour, j'étais à Bruxelles pour une conférence et des étudiants m'ont demandé : "Qu'est-ce que vous nous recommandez?" Je leur ai répondu : "Allez vous réconcilier avec vos compagnons, vos compagnes, vos parents, vos voisins, et là vous allez changer le monde. Je ne vous donne aucune autre recette que la réconciliation." Autant dire l'amour. Choisir non ce qui subordonne ou détruit, mais ce qui, au contraire, donne une énergie partagée. C'est le propre de l'énergie. C'est par là que passe la bienveillance. C'est cela qui changera le monde et non de nouvelles institutions. Encore une fois, je ne suis pas en train de dire qu'on n'a pas progressé, je ne nie pas que la proclamation de la démocratie représente une belle avancée. Mais cela est loin de suffire, on le constate chaque jour.

Vous reconnaissez donc que notre société est tout de même plus libre, plus égale, plus fraternelle du fait de progrès institutionnels ?

Elle ne l'est pas forcément, mais du moins elle s'est donné le cadre dans lequel elle pourrait parfaitement exercer ces principes. Et pourtant, les exerce-t-elle? La fraternité ne se décrète pas, parce qu'elle relève de quelque chose qui n'est pas de l'ordre du tangible, du matériel, mais de l'esprit, du sentiment, de ce qui nous habite en profondeur. Certes, un État peut créer les conditions pour aller dans ce sens-là. Mais les contradictions – encore elles! – restent énormes. Quand vous voyez un pays comme la France ou d'autres pays européens aisés qui produisent à la fois la richesse la plus extravagante et la misère la plus révoltante, on se demande quel est le sens de la devise "Liberté, Égalité, Fraternité". Surtout dans un contexte culturel et éducatif qui incite à la domination : "Sois le premier, sois le meilleur, sois le plus fort, sois le plus, le plus, le plus!" Quand on instaure dès l'enfance cette compétitivité, cette course à l'excellence, on finit par en oublier les qualités

humaines. Pourquoi ne pas donner aussi une bonne note au bon copain qui partage son goûter ?

Donc, selon vous, l'homme peut-il ou non s'améliorer ?

Absolument. Et heureusement ! Il existe sur cette planète des êtres accomplis, merveilleux, non parce qu'ils ont collectionné les diplômes, mais parce qu'ils sont comme ça, dans leur nature même. Cependant, encore une fois, le cadre dans lequel nous vivons n'encourage pas vraiment à cela. Lorsqu'une nation fonctionne sur la compétitivité, elle n'engage pas l'homme à s'améliorer. Nous naissons tous de la même façon, certains sur de la terre battue et d'autres dans des palais. Mais notre condition humaine est la même. L'un est noir, l'autre blanc, le troisième jaune... c'est tout ce qui nous différencie. Après, ces êtres sont abîmés parce qu'on les fait entrer petit à petit dans la comparaison, la compétition. Je crois profondément que nous portons tous en nous un héritage inconscient qui nous a été donné, imposé, par nos aïeux. Nos parents nous transmettent l'idéologie, la logique ou le mode d'existence qu'ils ont reçus. Or, je pense qu'on ne doit pas angoïsser l'enfant, mais lui dire au contraire : "Voilà l'autre, ce n'est pas ton rival mais ton complément." Et je ne parle pas du statut des femmes ! Au nom de quoi l'histoire les a-t-elle subordonnées et continue-t-elle à le faire alors que ce sont bien deux énergies, féminine et masculine, qui font que nous existons ? Il s'agit là d'un des plus grands facteurs de déséquilibre que l'humanité doit résoudre. Et pas seulement à coups de protestations féministes pour revendiquer une juste part. S'il existait une compassion, un véritable amour, aucun homme ne supporterait qu'une femme soit considérée comme son inférieure sur cette planète. Bien sûr, elles aussi ont leurs violences, elles ne sont pas forcément des saintes. Mais elles restent des victimes de l'histoire, et la Bible y porte une lourde part de responsabilité quand elle raconte que c'est tout de même Ève qui a croqué la pomme, elle qui a péché. Et que le pauvre Adam – dont elle serait issue de la côte – serait une victime de sa transgression. Tous ces modes de pensée,

ces mauvaises habitudes sont banalisés, normalisés, alors qu'ils déterminent d'une façon décisive les représentations mentales que nous avons de la réalité. Bien des anomalies sont devenues la norme, relevant du réflexe inconscient. Encore une fois, prendre conscience de notre inconscience est le premier maillon d'une nouvelle et belle progression.

Toutes les idées, tous les principes qui ont guidé votre vie sont déjà en place depuis très longtemps ?

Non, pas vraiment, et à mon avis cela est le fruit d'une évolution. Peu à peu, j'ai pris conscience que la vie est un chemin initiatique, du moins l'ai-je prise comme tel. Géographiquement, physiquement, on a l'impression de rester immobile. Mais elle nous fait avancer au plan intérieur, au plan de nos concepts, de nos perceptions. Alors, soit on prend les événements qui nous arrivent comme des faits ordinaires défilant les uns après les autres selon la loi du hasard, soit on estime qu'ils sont porteurs de signes. Et moi, j'ai eu peut-être la chance de comprendre assez vite que tout ce qui m'arrivait, de bon ou de moins bon, formait un ensemble d'éléments qui présidaient à mon évolution. Alors, soit je me place dans une posture plaintive – "Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'arrive cela ?" –, soit je me dis : "Ce qui m'arrive exprime un message que je dois décrypter."

Quand les grandes lignes de cette philosophie se sont-elles mises en place ?

Partir dans la vie avec une double culture – ce qui fut mon cas – complique évidemment les choses, mais les fait avancer aussi. Dès l'enfance, les expériences se présentent comme les pièces dispersées d'un puzzle qu'il faut ensuite rassembler. On passe du chaos à la réflexion pour étudier leur configuration, et tenter de saisir ce qu'elles veulent exprimer. On ne saisit évidemment pas tout ce qui nous arrive. Un jour on ne comprend pas, le lendemain on comprend mieux. Même les expériences pas très agréables, parce qu'elles

provoquent l'indignation, nous enrichissent. Cela fait une vingtaine d'années que j'ai mieux réalisé cela. Auparavant, je n'étais pas tellement dans cette attitude. Par exemple, quand Michèle – ma femme – et moi avons fait notre retour à la terre, en 1961, c'était tout de même une aventure. Notre esprit était entièrement mobilisé par la réussite de ce projet, et par des questions ou des obstacles très concrets. Comment éviter les pièges, comment réparer une maison, comment fertiliser des terres, planter des arbres, s'occuper d'un troupeau de chèvres, fabriquer du fromage... ? À ce moment, l'angoisse est là, parce que vous êtes dans une situation où vous n'êtes pas véritablement assuré du lendemain. Cette sorte d'insécurité mobilise l'énergie, et là, il n'est pas toujours facile de prendre du recul. Entre le petit enfant que j'étais et l'homme que je suis devenu, beaucoup de chemin a été parcouru et, oui, bien sûr, mes expériences m'ont enrichi, comme c'est le cas de bien d'autres personnes à travers le monde.

Justement, quelle relation le Pierre Rabhi de soixante-quinze ans entretient-il aujourd'hui avec ce petit garçon ?

L'enfant est toujours là. Et je dois dire que j'éprouve parfois la nostalgie de ce temps révolu. Je me revois très bien la morve au nez, en chemise crasseuse, courant dans les rues obscures de mon village, et allant chaparder des dattes avec les copains. Cette liberté me grisait d'une manière absolument incroyable, et ce sentiment est toujours là, en moi, profondément ancré dans mon cœur. Alors la question se pose : tout cela, est-ce simplement du passé ou est-ce toujours du présent, puisque ce souvenir, cette sensation m'habitent encore aujourd'hui ? J'ai finalement compris que ces expériences existent toujours bel et bien dans ma vie présente. Il y a le Pierre Rabhi sérieux – parce que l'on traite d'enjeux écologiques importants, il faut être très rigoureux – et puis le Pierre Rabhi qui continue à lire *Bibi Fricotin*, l'illustré préféré de ma préadolescence, et qui se délecte des contes extraordinaires de son enfance.

Ce n'est pas un crime de se divertir, si ?

Non, et puis j'ai besoin de me lâcher parfois, de retrouver un peu de légèreté, presque de la candeur. Il ne s'agit pas là d'une candeur artificielle, car elle est toujours en moi, elle m'accompagne, elle m'est salvatrice dans un contexte social convulsé par la violence et les turpitudes. Mais je n'ignore pas non plus que de belles choses chaque jour fleurissent.

Vous êtes nostalgique de votre enfance, et pourtant vous avez subi un gros traumatisme avec la mort de votre mère. Vous souvenez-vous d'elle ?

Juste quelques images floues et très fugaces. À soixante-quinze ans, je me suis rendu compte que ça a vraiment été quelque chose de terrible de ne pas avoir connu ma mère. Même pas une photo, rien pour accrocher mon esprit sur cet être qui m'a mis au monde. C'est comme si j'étais né de façon clandestine, un peu comme s'il n'y avait jamais eu de femme pour me porter dans son corps et me remettre au monde. C'est terrible, car je suis toujours en quête de ma mère. Du coup, certaines femmes, dans mon esprit, deviennent ma mère, à chaque fois je m'accroche à cela. Je porte en moi cette blessure très profonde, qui a cicatrisé sans vraiment se cicatrizer. Sur le coup, je n'ai pas vraiment réalisé ce qui m'arrivait parce que je ne faisais pas le lien avec ce que je vivais et le vide que je ressentais en moi, dû sans doute à cette mère ectoplasme. Ma prise de conscience de ce vide, l'importance de ce vide dans ma vie est récente. En portant un regard rétrospectif sur mon comportement durant des années et des années, je repère de grandes constantes, et je comprends que je n'ai pas réussi à me libérer de ce sentiment de vide, parce que je n'ai toujours aujourd'hui, à soixante-quinze ans, aucune vision, aucune conception de ma propre mère. Bien sûr, on m'a dit comment elle se comportait, à quoi elle ressemblait, mais ça ne remplace pas un portrait. Un simple portrait parle plus que tout ce qu'on peut vous raconter, parce que vous y mettez de l'imaginaire, bien plus que du tangible ou de la réalité. Il ne me reste même

CHARTRE INTERNATIONALE POUR LA TERRE ET L'HUMANISME

Une charte éthique et déontologique m'a paru être le moyen le plus approprié pour exprimer les valeurs que je tente de servir depuis une cinquantaine d'années. Elle est en quelque sorte la référence qui guide et oriente mes actions sur le terrain, au Nord comme au Sud.

Basé sur la fédération de toutes les consciences qui partagent les mêmes valeurs, le Mouvement pour la Terre et l'humanisme est libre de toute référence idéologique, politique ou confessionnelle, ainsi que de toute autorité spirituelle ou laïque. La planète Terre est à ce jour la seule oasis de vie que nous connaissons au sein d'un immense désert sidéral.

En prendre soin, respecter son intégrité physique et biologique, tirer parti de ses ressources avec modération, y instaurer la paix et la solidarité entre les humains, dans le respect de toute forme de vie, est le projet le plus réaliste, le plus magnifique qui soit.

Constats

La Terre et l'humanité gravement menacées

Le désastre de l'agriculture chimique

L'industrialisation de l'agriculture, avec l'usage massif d'engrais chimiques, de pesticides et de semences hybrides et la mécanisation excessive, a porté gravement atteinte à la terre nourricière et à la culture paysanne. Ne pouvant produire sans détruire, l'humanité s'expose à des famines sans précédent.

Humanitaire à défaut d'humanisme

Alors que les ressources naturelles sont aujourd'hui suffisantes pour satisfaire les besoins élémentaires de tous, pénuries et pauvreté ne cessent de s'aggraver. Faute d'avoir organisé le monde avec humanisme, sur l'équité, le partage et la solidarité, nous avons recours au palliatif de l'humanitaire. La logique du pompier pyromane est devenue la norme.

Déconnexion entre l'humain et la nature

Majoritairement urbaine, la modernité a édifié une civilisation “hors sol”, déconnectée des réalités et des cadences naturelles, ce qui ne fait qu'aggraver la condition humaine et les dommages infligés à la Terre.

Le mythe de la croissance illimitée

Le modèle industriel et productiviste sur lequel est fondé le monde moderne prétend appliquer l'idéologie du “toujours plus” et la quête du profit illimité sur une planète limitée. L'accès aux ressources se fait par le pillage, la compétitivité et la guerre économique entre les individus. Dépendant de la combustion énergétique et du pétrole dont les réserves s'épuisent, ce modèle n'est pas généralisable.

Les pleins pouvoirs donnés à l'argent

Mesure exclusive de prospérité des nations classées selon leur PIB et PNB, l'argent a pris les pleins pouvoirs sur le destin collectif. Ainsi, tout ce qui n'a pas de parité monétaire n'a pas de valeur et chaque individu est oblitéré socialement s'il n'a pas de revenu. Mais si l'argent peut répondre à tous les désirs, il demeure incapable d'offrir la joie, le bonheur d'exister...

Quelle planète laisserons-nous à nos enfants ? Quels enfants laisserons-nous à la planète ? Propositions

Vivre et prendre soin de la vie

Incarner l'utopie

L'utopie n'est pas la chimère mais le “non-lieu” de tous les possibles. Face aux limites et aux impasses de notre modèle d'existence, elle est une pulsion de vie, capable de rendre possible ce que nous considérons comme impossible. C'est dans les utopies d'aujourd'hui que sont les solutions de demain.

La première utopie est à incarner en nous-mêmes car la mutation sociale ne se fera pas sans le changement des humains.

Sobriété heureuse

Face au “toujours plus” qui ruine la planète au profit d’une minorité, la sobriété est un choix conscient inspiré par la raison. Elle est un art et une éthique de vie, source de satisfaction et de bien-être profond. Elle représente un positionnement politique et un acte de résistance en faveur de la Terre, du partage et de l’équité.

Le féminin au cœur du changement

La subordination du féminin à un monde masculin outrancier et violent demeure l’un des grands handicaps à l’évolution positive du genre humain. Les femmes sont plus enclines à protéger la vie qu’à la détruire. Il nous faut rendre hommage aux femmes, gardiennes de la vie, et écouter le féminin qui existe en chacun d’entre nous.

L’agroécologie, alternative indispensable

De toutes les activités humaines, l’agriculture est la plus indispensable car aucun être humain ne peut se passer de nourriture. L’agroécologie que nous préconisons comme éthique de vie et technique agricole permet aux populations de regagner leurs autonomie, sécurité et salubrité alimentaires tout en régénérant et préservant leurs patrimoines nourriciers.

La Terre et l’humanisme indissociables

Nous reconnaissons en la Terre, bien commun de l’humanité, l’unique garante de notre vie et de notre survie. Nous nous engageons en conscience, sous l’inspiration d’un humanisme actif, à contribuer au respect de toute forme de vie et au bien-être et à l’accomplissement de tous les êtres humains. Enfin, nous considérons la beauté, la sobriété, l’équité, la gratitude, la compassion, la solidarité comme des valeurs indispensables à la construction d’un monde viable et vivable pour tous.

Relocalisation de l'économie

Produire et consommer localement s'impose comme une nécessité absolue pour la sécurité des populations à l'égard de leurs besoins élémentaires et légitimes. Sans se fermer aux échanges complémentaires, les territoires deviendraient alors des berceaux autonomes valorisant et soignant leurs ressources locales. Agriculture à taille humaine, artisanat, petits commerces... devraient être réhabilités afin que le maximum de citoyens puissent redevenir acteurs de l'économie.

Une autre éducation

Nous souhaitons de toute notre raison et de tout notre cœur une éducation qui ne se fonde pas sur l'angoisse de l'échec mais sur l'enthousiasme d'apprendre. Qui abolisse le "chacun pour soi" pour exalter la puissance de la solidarité et de la complémentarité. Qui mette les talents de chacun au service de tous. Une éducation qui équilibre l'ouverture de l'esprit aux connaissances abstraites avec l'intelligence des mains et la créativité concrète. Qui relie l'enfant à la nature à laquelle il doit et devra toujours sa survie et qui l'éveille à la beauté et à sa responsabilité à l'égard de la vie. Car tout cela est essentiel à l'élévation de sa conscience.

Pour que les arbres et les plantes s'épanouissent, pour que les animaux qui s'en nourrissent prospèrent, pour que les hommes vivent, il faut que la terre soit honorée.

PIERRE RABHI